

1. LANGAGE – La Philosophie : le <i>logos</i> comme <i>dia-logos</i>	1
2. INTERPRETATION – Du <i>dia-logos</i> à l' <i>herméneia</i>	3
3. DEMONSTRATION – Du <i>dia-logos</i> à la <i>dia-noia</i>	6

1. LANGAGE – La Philosophie : le *logos* comme *dia-logos*

{1} La Philosophie naît au sein du dialogue. Qu'est ce que le dialogue ?

« Dialogue » vient du grec δια-λογος, où *logos* est le langage et la raison, tandis que *dia* signifie « à travers » ou « d'un côté à l'autre » dans le sens de l'échange [lat. *trans-*].

La construction est la même que pour le mot *dia-phane*, où *pha[e]n* est la racine de *phénomène*, qui signifie paraître, apparaître... et *dia-phane* signifie donc *trans-parent* : tout cloison qui en faisant passer la lumière rend réciproquement visibles les deux milieux qu'il sépare.

De même, le *dia-logos* est l'événement du passage/échange de la lumière de l'esprit de l'homme au travers du cloison de son corps – sa bouche, ses yeux, sa gestuelle... – grâce aux rayons du langage : deux hommes qui parlent – ou un seul homme qui réfléchit en son cœur (NB ! « réfléchir » est encore un mot qui indique le parcours d'un rayon de lumière) – se rendent par là même transparents au passage du *logos* (la *parole*), en se mettant à nu devant la vue de l'autre homme.

{2} Or je vous demande « qu'est que vous en pensez de tout cela ? » et vous me répondez – en croyant pouvoir ainsi garder votre opacité à l'échange/passage de votre « lumière logique » pendant cette interaction verbale – ... « je ne sais pas ... ». Et pourtant, c'est justement cette réponse qui rend évidente l'incontournable et irrésistible transparence de l'homme – *vo*tre transparence – face au *logos*, à savoir face à l'autre homme qui vous adresse la parole, tel un rayon de lumière dirigé sur un prisme.



Vous dites : « je ne sais pas... » et j'insiste : « vous en savez *rien* ? » . « Oui ! Je n'en sais rien ! ». Or cette réponse est celle qui fonde le dialogue philosophique, car il s'agit justement de la réponse de Socrate – le fondateur de la philosophie occidentale et de la pratique du *dia-logos*.

Pourquoi ? Par ce que Socrate est *sincèrement convaincu* qu'il en sait *rien*, et donc lorsque Apollon déclare qu'il n'y a personne plus sage que Socrate, ce dernier en est absolument étonné, mais comme il accepte le *dia-logos* (le passage des mots qui lui sont adressés)... il commence à réfléchir, c'est-à-dire à se rendre transparent à ces mêmes paroles :

(1) « Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande; Que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? Car enfin il ne ment point; un dieu ne saurait mentir. Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour [21c] connaître l'intention du dieu. J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : Tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi. Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être ; et voilà déjà ce qui me rendit odieux [21d] à cet homme et à tous ses amis, qui assistaient à notre conversation. Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : Je suis plus sage que cet homme » [Platon, *Apol.*].

Comme il est très convaincu qu'il ne sait rien, et qu'il l'affirme en toute sincérité, Socrate se rend de plus en plus *dia-phane* à ces paroles incompréhensibles du fils de dieu (Apollon est le fils de Zeus) : *puisque* elles sont incompréhensibles, et *puisque* c'est le dieu Apollon qui les affirme... Et cela – cette insistante attitude d'écoute *et* de doute – le mène jusqu'à sa découverte finale :

(2) Je me répondis à moi-même et à l'oracle : J'aime mieux être comme je suis. Ce sont ces recherches, Athéniens, qui ont excité contre [23a] moi tant d'inimitiés dangereuses; de là toutes les calomnies répandues sur mon compte, et ma réputation de sage; car tous ceux qui m'entendent croient que je sais toutes les choses sur lesquelles je démasque l'ignorance des autres. Mais, Athéniens, la vérité est qu'Apollon seul est sage, et qu'il a voulu dire seulement, par son oracle, crue toute la sagesse humaine n'est pas grand' chose, ou même qu'elle n'est

rien; et il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un [23b] exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien. Convaincu de cette vérité, pour m'en assurer encore davantage, et pour obéir au dieu, je continue ces recherches, et vais examinant tous ceux de nos concitoyens et des étrangers, en qui j'espère trouver la vraie sagesse; et quand je ne l'y trouve point, je sers d'interprète à l'oracle, en leur faisant voir qu'ils ne sont point sages [Ibid.]

Socrate découvre donc, finalement, ce qu'il *sait* déjà depuis le début (mais qui a besoin d'une grande humilité et capacité d'écoute pour être découvert réellement) : à savoir que celui qui affirme en conscience – l'homme qui *parle* effectivement, en voulant effectivement *dire* quelque chose... – qu'il *ne sait rien*, découvre par là même il *sait* qu'il ne sait rien.

{3} La connaissance s'avère donc être une entité strictement immatérielle pour cette raison « économique » fondamentale : si Apollon disait que Socrate est le plus *riche* (en argent) de tous les hommes, Socrate aurait raison de répondre que *ce n'est pas vrai*, et l'évidence qu'il a pas un rond dans ses poches serait une vérité indéniable. Dans le domaine de la matière (argent etc.) la phrase « je *n'ai* rien », si vraie, est définitive : le fait de ne rien avoir *n'est pas* une richesse. Au contraire, dans le domaine de l'esprit (connaissance etc.) la phrase « je *ne sais* rien », si elle est vraie et qu'elle est affirmée vraiment et sincèrement, se transforme en son contraire : si je ne sais rien, et que j'en suis autant certain que je suis certain que je n'ai pas un sou dans mes poches, le fait de rien savoir devient ma première connaissance certaine.

Voilà donc l'incontournable *trans-parence* du *logos* : une fois entrés dans le domaine de la parole/raison (logos) nous ne pouvons plus nous cacher – nous obscurcir – derrière une ignorance soi disant *absolue*, car nous recevons dès le départ un minimum (un bonus) de connaissance (la connaissance de notre ignorance) en entrant de la sorte en possession d'une richesse et d'une lumière que personne ne pourra nous ôter : même pas nous-mêmes.

{4} Or notre civilisation est la civilisation du *dia-logos* dans le sens de cette doctrine de la transparence (la *mise à nu*) de l'homme devant le langage et la raison, et donc devant les autres hommes. Le côté chrétien de cette même idée du logos/lumière qui transperce les hommes en les rendant lumineux et transparents a été affirmé par Jésus Christ lorsqu'il dit :

(3) Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Et l'on allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau; on la met sur le lampadaire, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison (Mt5.14)

En reprenant l'exemple de Socrate et de votre réponse – *je ne sais pas* – ces mots de Jésus signifient : une fois que tu ouvres ta bouche pour parler et donc pour faire passer le logos (ta lumière) tu ne peut pas la cacher – c'est comme une ville sur une montagne... – le plus tu *nies*, le plus tu *affirme que* tu est en train de nier ce que tu veux nier ; le plus tu te prétends ignorant, le plus tu declares ton savoir et ta certitude à ce propos, en te rendant toujours plus transparent au passage du *logos*, et à la vue de l'autre homme. Cette doctrine du logos/lumière est celle qui ouvre tant l'*Évangile de Jean* (écrit originellement en grec) que l'*Évangile de Luc* :

{4} « En principe était le *logos* » [Jean 1.1]

« Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs du *logos*, j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé exactement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi, excellent Théophile » [Luc1.1-3]

Notamment à propos de Jean observons que l'époque chrétienne – l'époque du *Nouveau Testament*, à savoir l'an 0 de notre civilisation – démarre lorsque les mots en hébreu de la *Genèse* « En principe Dieu créa le ciel et la terre » sont remplacés les mots en grec « En principe était le *logos* », sans pourtant que l'Ancien Testament soit déclaré faux ou périmé : il s'agit d'un rajout, qu'il faut synthétiser en une nouvelle dimension historique et conceptuelle, et de cette synthèse s'est occupé le monde romain et alexandrin pendant le trois premiers siècles après Jésus Christ, qui ont aboutit d'un côté au *Concile de Nicée* (325 ap.J.C.) régit par l'empereur Constantin, qui en 313 fait de la religion chrétienne la religion officielle de l'Empire Romain, et de l'autre à la tradition juive/talmudique et à l'ainsi dite « Cabale », qui fait de la pratique interprétative du *logos* biblique le cœur même de la sagesse hébraïque.

{5} Ces premières observations sur le *logos* comme *dia-logos* et la *trans-parence* de la Parole – c'est-à-dire sur la façon dont la simple émission d'un mot rend l'homme-qui-parle transparent à l'homme-qui-écoute (et donc à lui-même, car tout émetteur d'un sens en est à la fois le premier récepteur : on ne peut pas parler sans *entendre*) – ... ces premières observations de niveau « 0 », dis-je, nous projettent immédiatement sur deux notions fondatrices – deux dorsales, deux piliers – de notre programme : les notions d'*interprétation* et de *démonstration*, que nous allons faire jaillir tout d'abord de la nature même, immédiate et spontanée, de l'expression/communication verbale. Ce mouvement spontané nous permettra en même temps de comprendre le chemin historique qui s'est déployé à partir des racines grecques/judéo-chrétiennes/romaines que je viens d'évoquer en {4}.

2. INTERPRETATION – Du *dia-logos* à l'*herméneia*

{6} LE TRIPLE-PAS QUI PROPULSE LA PHILOSOPHIE – Les textes {1} et {2} sont vraiment le 0 non seulement de la Philosophie – au sens strict du mot – en son origine historique (car Socrate est le premier philosophe dont l'histoire nous rapporte l'existence) mais plus en général de toute pensée philosophique consciemment auto-appropriée.

Ce qui nous intéresse ici est le triple-pas qu'ils expriment, car ce triple pas nous fait saisir la *Dialectique* – discipline du dialogue – l'*Herméneutique* – discipline de l'interprétation – et la *Logique* – discipline de la vérité et de la démonstration – comme les trois dimensions, inséparablement entrelacées, d'un seul et même *logos* philosophique.

[I] PREMIER PAS. « *ti semainei ?* » Un problème d'interprétation engendre un auto-questionnement. – « En principe... » quelque chose de *trop* frappant se passe dans le monde – externe ou interne – qui induit le sujet à un premier questionnement, car il ne comprend pas de quoi il s'agit, ou autrement dit il n'en comprend pas *le sens* de ce qu'il est en train de se passer. Et ce questionnement ne peut qu'être un *auto-questionnement*

Nous avons étudié à ce propos ce passage fondateur du Livre VII de la République, où ce qui pose problème est un certain phénomène perceptif

{5} N'est-il pas inévitable qu'en de tels cas l'âme soit embarrassée et se demande [*aporousa, aînittétai*] ce que signifie [*ti pote semainei*] une sensation qui lui présente une même chose comme longue [*l'index par rapport au pouce*] et comme courte [*ce même index par rapport au majeur*] ? Il est donc naturel, repris-je, que l'âme appelant alors à son secours le raisonnement et l'intelligence tâche de se rendre compte si chacun de ces témoignages porte sur une chose ou sur deux. [Rép.VII, 523c]

Cette situation se répète dans les textes {1} et {2}, où le déclencheur de ce même questionnement n'est pas un cadre sensoriel, mais un cadre déjà verbal. L'« oracle » n'est rien d'autre, ici, que le phénomène d'un propos émis par un parlant, que le sujet trouve absolument obscur, mais en même aussi incontournable et contraignant que la perception simultanée de ses doigts (« il ne ment point; un dieu ne saurait mentir »). C'est bien cette contrainte irréductiblement verbale qui oblige l'âme à arpenter le même chemin que dans le cas précédent. En un mot, face à l'énigme, le sujet s'interroge et se répond :

{6} « Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Je me répondis à moi-même... » [Apol. 21b]

[II] DEUXIEME PAS : « *semainei ti !* ». LE « PREMIER POSTULAT DE L'HERMENEUTIQUE » - Le premier auto-questionnement radical conduit au premier dialogue parfaitement certain de son sens et donc transparent à l'interprétation – Nous venons de voir que le premier authentique aveu d'ignorance constitue en réalité – pour le philosophe – la première connaissance certaine. Et bien, de cette même façon nous voyons ici que du premier vrai *blocage interprétatif* ou *herméneutique* [*herméneia*=interprétation] jaillit pour le philosophe – c'est-à-dire pour l'homme en quête de certitudes vraiment fiables – la première interprétation absolument irréfutable, et que ce passage paradoxal se fait dès qu'il se rend compte que la voix qui retentit dans ses oreilles assourdis par le mystère de ses doigts, n'est que *sa propre voix* qui l'interroge – comme si c'était la voix d'un autre – sur le sens de ce que ses yeux sont entretemps en train de contempler. Et en effet, il est indéniable que cette voix, qui fait d'un sujet les *deux* interlocuteurs d'un seul et même dialogue intérieur, explose en un propos – « c'est quoi ça ?! » – *dont le sujet entend parfaitement le sens*. Le philosophe pose donc ici la première brique de son palais : il dispose d'un « dialogue 0 » [« *ton logon o protos* - premier des discours » di Platon dans le *Sophiste* 262c] dont le sens est absolument certain grâce à l'« interprétation 0 » qui le fonde : les mots qui dans ma tête me disent que j'y comprends rien... ces mots sont de fait, eux au moins, parfaitement compréhensibles. Nous pouvons appeler ceci le Premier Postulat de l'Herméneutique : du *ti semainei ?* à *semainei ti !* [cf. **Txx** Aristote et Wittgenstein]

[III] TROISIEME PAS. La vraie *construction* philosophique démarre enfin, solidement ancrée sur cette base à la fois dialectique et herméneutique. Lorsque le philosophe a atteint ce niveau, il s'exprime toujours de la même façon. Voici les mots de Socrate dans le *Phédon*...

{7} « L'âme ne raisonne jamais mieux que quand rien ne la trouble, ni l'ouïe, ni la vue, ni la douleur, ni quelque plaisir, mais qu'au contraire elle *s'isole le plus complètement en elle-même*, en envoyant promener le corps et qu'elle rompt, autant qu'elle peut, tout commerce et tout contact avec lui pour essayer de saisir le réel » [Platon, *Phéd.*65c]

... et celles de Descartes dans sa *Troisième Méditation* :

{8}« Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens - *Claudam nunc oculos, aures obturabo, avocabo omnes sensus...* - j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles, ou du moins, parce qu'à peine cela se peut-il faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses; et ainsi m'entretenant seulement moi-même – *meque solum alloquendo* – et considérant mon intérieur, je tâcherai de me rendre peu à peu plus connu et plus familier à moi-même. Je suis une chose qui pense » [T45].

En résumé – et à bien fixer ! – le philosophe comprends que c'est le phénomène inoubliable d'un premier blocage dans sa puissance *herméneutique*, qui conduit son esprit – son MOI – à *se* toucher enfin comme le sujet sûr et certain à

la fois (1) d'un premier dialogue réfléchissant, où se met en place une dialectique vivante entre Soi-même et « Soi-comme-un-autre » [Paul Ricœur, *Seuil* 1990] et (2) d'une première interprétation absolument sûre de son bienfondé : « je me demande qui suis-je, et même avant de savoir répondre, je sais que je comprends à la perfection ma question ».

{7} Le MOUVEMENT D'INTERPRETATION DECOUVRE ET CREUSE LA TROISIEME DIMENSION (LA PROFONDEUR) DES MOTS. L'HERMENEÏA COMME MAÏEUTIQUE DU SENS – Il ne faut pourtant pas penser que le « blocage herméneutique » soit un phénomène exceptionnel, réservé aux natures philosophiques, ou aux traumatismes existentiels. Avec sa mouvance caractéristique – du blocage herméneutique au dialogue réfléchissant qui mène au « moi » qui se touche en s'interrogeant sur lui-même – le philosophe ne fait que mettre définitivement en lumière une imbrication structurelle entre langage et interprétation : *logos* et *herméneia*. Une imbrication où cette dernière – la dynamique intime de l'interprétation – s'avère être non pas un simple outil de secours qui vient à notre aide lorsque notre compréhension fait défaut, mais au contraire une vivante troisième dimension de notre rapport au monde des signes qui frappent notre esprit, qui est toujours agissante à la source profonde du fait général que dans l'univers existent des choses qui pour nous sont *au moins potentiellement* douées d'un sens.

Expliquons cela.

La situation primale incarnée par Socrate en {1} et {2} – nous sommes là *aux sources* de la Philosophie ! – nous montre la mise en place objective d'une sorte de champ de forces auquel nul homme ne peut se soustraire : dès qu'un mot est émis [*e-mitto* = j'envoie]¹ l'animal homme [*zoon logistikon* dit Aristote : animal parlant/raisonnant] est, dirait-on, physiquement capturé par sa puissance d'interpellation. Ce que Socrate décrit avec son histoire de l'oracle est donc la dynamique d'un processus d'éclaircissement progressif, qui fait passer le « sujet herméneutique » d'une parfaite obscurité des signes qui attirent son attention, à une complète transparence, grâce à laquelle leur vrai sens apparaît enfin à la lumière di jour [Apollon est le dieu solaire de la vérité qui « apparaît »]. Or cette dynamique progressive coïncide avec la situation universellement connue d'un nourrisson qui vient d'arriver au monde prêt à capter, dans le milieu physique où il est immergé, tous les éléments nécessaires à sa survie humaine : l'air, la lumière, l'eau... et les *paroles* qui retentissent dans l'espace environnant.

Refléchissons-y : d'une façon ou d'une autre, les oreilles du bébé reconnaissent que des mots – dont il ne comprend *aucunement* le sens – lui sont adressés. Il engage donc – de fait, automatiquement – un effort d'interprétation comparable à celui qui le mène à trouver le sein de sa mère pour se nourrir de son lait... et au fur et à mesure qu'il avance, des mots auparavant obscurs se rendent toujours plus transparentes à sa compréhension.

Et bien, Socrate le *maieute* – l'accoucheur d'âmes, le sage-homme fils d'une sage femme, accoucheuses de corps... [Platon, *Théet.*149d-151d, cf. **T58**] – nous présente cette même situation originaire, mais pour ainsi dire décalée d'un niveau. Il nous dit en effet que des paroles sont *é-mises* par un « oracle » qui revêt ici, évidemment, le même rôle que la mère joue pour son bébé, lorsqu'elle lui envoie des sons pour l'instant (dirait-on) *absolument énigmatiques* quant à leur sens précis. L'enfant toutefois est habité par la certitude absolue que ces mêmes sons ont *un* sens, qui tôt ou tard se révélera et deviendra transparent. De même, Socrate nous racontera, dans ce même texte, qu'il est habité par un « daimon » [Apol.40a] qui l'oblige à ne pas se détourner de son chemin, et ce démon – l'« Autre » avec lequel il parle lorsqu'il dialogue avec soi-même – lui dit dans ce cas que les paroles obscures de l'oracle doivent bien cacher une vérité (=un sens) qui pour l'instant lui échappe.

En synthèse, le nourrisson et Socrate sont placés aux deux extrêmes de ce qu'on peut appeler le *vecteur herméneutique* qui dirige la totalité de notre vie d'animaux langagiers, et ce vecteur creuse la profondeur des signes qui nous sont adressés et que nous adressons à notre tour au monde qui nous entoure.

Cette profondeur *est là*, de fait, et le « blocage herméneutique » se borne à nous faire reconnaître son existence [NB ! c'est le *feu* dans la caverne du livre VIIe de la République]. De fait, lorsqu'un mot fait l'objet d'une é-mission, cela ne signifie pas encore que son sens arrive par là même à être trans-mis : ce sens peut en effet bien rester tout à fait opaque pour les oreilles qui sont censées le capter. La distance qui sépare l'événement de l'é-mission d'un mot de l'effective *trans*-mission de son contenu de sens doit donc être activement parcourue et remplie par les sujets qui désirent *dialoguer*, c'est à dire faire en sorte que leur espace de communication verbale devienne enfin transparent à l'inter-communication. Ce mouvement inter-subjectif est bien celui de l'*inter*-prétation. En grec : *hermenéia*.

{8} TRANSMISSION VERBALE = DIALOGOS × HERMENEIAS – Nous venons donc de faire l'expérience d'une imbrication primordiale entre deux dimensions du « logos » inséparablement soudées : la dimension de l'échange *dialogique* et celle du mouvement interprétatif (« herméneutique ») qui seul le rend possible. Cette imbrication intime – ce lien d'irréductible complémentarité et réciprocité entre *dialogos* et *herméneia* – se montre clairement dans nos exemples.

I. Dialogue→Interprétation – Il est bien vrai que l'on ne saurait dialoguer avec quelqu'un sans rien comprendre de ce qu'il dit. L'Interprétation est donc à la base du Dialogue.

¹ D'où « missive » (lettre envoyée) et « messe » = lat. *missa* comme dans la formule rituelle « la messe est dite » : en latin : « ite missa est » = partez [la parole vous a] été envoyée

II. Interprétation→Dialogue – D'autre part, lorsqu'il ne comprend « absolument rien » des mots qui lui sont adressés, Socrate – et tout autre homme dans cette même situation, à partir du nourrisson confronté aux voix humaines qui l'entourent dès qu'il vient au monde – doit bien *se dire à lui-même*: « que veut-elle dire cette voix ? ». D'une façon ou d'une autre, donc, pour arriver à bien interpréter les mots de ses interlocuteurs l'homme, doit déjà savoir dialoguer... tout au moins avec lui-même, pour se poser la question de qu'est ce que l'autre est en train de lui dire.

Voilà donc les deux sens de cette double implication : si un travail d'interprétation réciproque est à la base de tout dialogue, ce même labeur interprétatif est déjà, en tant que tel, un dialogue parfaitement transparent entre celui qui « entend » [= *veut*] dire quelque chose, et celui qui « entend » [= *perçoit* que] cette même chose [a été dite], et cela à partir du sujet (le moi) individuel, qui toujours se doit de s'adresser tout d'abord à soi-même – comme si c'était *un autre* sujet – pour se demander quel est en effet le sens des mots qu'il est en train d'entendre (apparemment) sur une autre bouche.

Cette double implication Dialogue ↔ Interprétation nous dit en somme que toute *transmission* d'un sens se compose du couple dimensionnel *dialogos* × *hermeneias*, et que l'un ne peut pas se faire sans l'autre.

En conclusion, nous retenons ce **mouvement de rebondissement verbal du sujet sur lui-même-comme-un-autre**.

1. La propulsion herméneutique – toute interprétation, à n'importe quel niveau, naît d'un questionnement jaillissant dans l'esprit du sujet individuel : « que cela veut dire ? ».

2. Le rebondissement dialectique – Ce questionnement est de toute évidence un *auto*-questionnement, c'est-à-dire un premier dialogue – un « dialogue 0 » – du sujet avec lui-même, qui commence comme cela à se connaître comme une seule et même force à la fois dia-logique et herméneutique.

{9} L'INTERPRETATION AUX FONDEMENTS DU SUJET MEME QUI LA CONDUIT – J'ai plusieurs fois insisté sur une circonstance qui revêt la plus haute importance pour la compréhension philosophique de la notion d'interprétation, et qui nous mène à dévoiler la puissance directement *ontologique* de notre activité interprétative. En un mot : si je suis un acteur et que l'on me propose un scénario, je dois tout d'abord le lire et en comprendre le sens – *interpréter*₁ les lignes qui s'entresuivent sous mes yeux, et donc les intentions de l'auteur – sans quoi je ne pourrais en aucun cas faire mon métier, c'est à dire *interpréter*₂ le rôle qui m'a été proposé. Le passage *interpréter*₁ → *interpréter*₂ est le plus philosophique qui soit, et nous pouvons le comprendre sur la base de ce qui précède.

Tout d'abord *ressentons* intimement de quel mouvement il s'agit. Même si le verbe demeure dans les deux cas grammaticalement transitif – interpréter le scénario, interpréter le rôle – le sens profond de la notion devient « intransitif » dans le deuxième cas : l'objet de l'interprétation disparaît car il est pour ainsi dire absorbé par le sujet. Il s'agit là, en effet, d'incarner, de faire devenir sujet – moi-même – un objet : le *sens* des lignes qui s'entresuivent devant nous. Le « grand acteur » est en effet celui qui le plus profondément incarne son rôle et son personnage.

Or c'est bien à propos de cette subite transformation du mouvement interprétatif – qui d'extérieur se fait intérieur, d'objectif se fait subjectif – que la philosophie s'arrête pour comprendre. Lisons encore Descartes :

(9) Mais je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis; de sorte que désormais il faut que je prenne soigneusement garde de ne prendre pas imprudemment quelque autre chose pour moi, et ainsi de ne me point méprendre dans cette connaissance, que je soutiens être plus certaine et plus évidente que toutes celles que j'ai eues auparavant. C'est pourquoi je considérerai d'abord ce que je croyais être avant que j'entrasse dans ces dernières pensées [Descartes, *Deuxième méditation*]

Arrêtons-nous pour bien établir combien ce « proto-dialogue » est étonnant.

Nous venons de remarquer que le sujet qui *se* parle en vivant pleinement et jusqu'au bout son « blocage herméneutique » devient par là même d'autant plus sûr de sa *puissance* interprétative, car il comprend parfaitement le sens des mots qu'au cœur de cette paralysie ne laissent de retentir dans son âme : « qui suis-je ? ». Mais voici, il vient de la sorte de renverser l'ordre des existants : comme pure « force herméneutique » ce « moi » est évidemment plus certain du sens de son questionnement sur soi, de ce qu'il est certain de... soi! : « il faut que je prenne soigneusement garde de ne prendre pas imprudemment quelque autre chose pour moi », conclut Descartes.

Retenons bien cette situation tout à fait paradoxale, car en elle se trouve non seulement la clé de tout le programme de Terminale-philos, mais en particulier la source du deuxième sens de la notion d'« interprétation », qui nous fait dire que comme acteurs nous « interprétons » tel rôle, que nous avons préalablement saisi comme lecteurs/interprètes du scénario. La solution de l'énigme est simple. Le moment venu, le sujet découvre la [potentiellement] parfaite obscurité des « signes » qui l'entourent et l'habitent – perceptions, connaissances, pensées, sensations, sentiments... Il explose en conséquence en un définitif : « c'est ça ? »... qui se dévoile en toute sa parfaite transparence herméneutique. Or, il est évident que ce tout ce « ça » qui peut bien être *moi-même* ... « avant que je n'entrasse dans ces dernières pensées ». C'est en effet bien cela que Hume et Nietzsche remarquent en **T8/10** : « Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une

autre » [Hume, T8] ... et encore, c'est bien de cela que parle Sigmund Freud (T16) lorsqu'il ne trouve que « ça », là où la naïveté pré-cartésienne de la conscience ordinaire prétendrait toujours se trouver elle-même comme « moi ».

C'est en ce moment que commence la vraie Recherche : lorsque l'esprit du philosophe entrevoit son *vrai* MOI non pas au démarrage mais au contraire comme le fruit final d'une œuvre essentiellement *maïeutique* de [re]interprétation de ses propres signes intérieurs. Une gestation/rééducation qui lui permettra de se débarrasser de toutes les masques qu'il a *interprétées*₁ (=comprises, saisies) comme si c'étaient lui-même, tandis qu'il ne s'agissait, justement, que d'un ensemble de rôles, qu'il *interprétait*₂ malgré lui, comme un comédien qui joue dans une pièce d'un auteur inconnu sur un scène à peine perceptible devant un public complaisant et hypocrite (en grec acteur se dit justement *hypocrite*).

Nous allons maintenant contempler comment de cette force du « moi-qui-parle » – le sujet du *logos* – émane non seulement l'espace entier de l'Interprétation (où le sujet même vit sa propre auto-gestation/accouchement), mais en même temps celui de la Démonstration – *apodeixis* – ou autrement dit, comment de l'activité dia-logique jaillit non seulement l'Herméneutique mais aussi la Logique.

3. DEMONSTRATION – Du *dia-logos* à la *dia-noia*

{9} Directement exposé à des mots qui ne sauraient pas être vains – tel un nourrisson qui vient juste de plonger dans champ aérien et lumineux de la voix humaine (qui reste bien une voix, quelles que soient ses propos ou sa langue) – nous avons vu Socrate s'interroger sur leur *sens*, en dégagant de la sorte un dialogue intérieur fermement orienté par le postulat que « là derrière » au moins *un* « sens » doit bien exister.

D'autre part, cet élan herméneutique primordial se traduit immédiatement en un double mouvement démonstratif : à la fois dirigé vers dieu et vers les hommes. Pourquoi ? Car le discours (*logos*) de l'oracle est tellement frappant que Socrate prétend qu'il lui rende raison (« *didonai logon* ») de son absurdité, et pour ce faire il se dirige vers les hommes afin de les interroger, en les poussant à *démontrer* que leur savoir est supérieur au sien. C'est en *clouant* l'oracle à une telle évidence apodictique (=démonstrative) – se dit Socrate – qu'il obtiendra de ce dernier une explication enfin satisfaisante de ses mots mystérieux.

{10} « J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : Tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi.

Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point »

Ces mots, vous pouvez sans doute les lire comme la sortie de l'homme grec de celle que Nietzsche appelait son « époque tragique » [*La philosophie à l'époque tragique des grecs*] bien exprimée par le passage de Sophocle en Txx, où la tragique Iokasté (mère d'Œdipe) affronte l'oracle de Apollon d'une façon diamétralement opposée à celle du philosophe Socrate : elle tue son propre fils, en refusant justement de s'interroger sur les paroles de dieu pour en saisir le sens (« car un dieu ne saurait mentir ni être méchant ») en l'interpellant, donc, courageusement, à son tour. Avec terreur et orgueil, Iokasté s'écriera plutôt : « *Ainsi Apollôn n'a point fait que le fils fût le meurtrier du père, ni que Laios souffrît de son fils ce qu'il en redoutait. Voilà comment se sont accomplies les divinations fatidiques* ».

Socrate, au contraire, après avoir eu en même temps l'humilité de croire aux mots de la tradition, et le courage révolutionnaire de contre-interpeller cette même tradition pour obtenir une explication compréhensible et donc recevable de ses injonctions, sera disponible même à sacrifier *sa propre vie* pour être le fidèle interprète non oraculaire et non mystérieux de la parole du fils de Dieu, finalement comprise, appropriée, et partagée. « Je me connais moi-même, et je sais que je ne sais pas » : telle est la « sagesse humaine » [*anthropine sophia*] pour la première fois atteinte grâce à ce geste mémorable, qui voit un homme non pas *se révolter* contre Dieu et le dogme, mais les obliger à répondre à ses questions pour en « rendre raison ».

Il commence donc sa série d'interrogations – la série qui le conduira, 40 ans après, à la condamnation à mort – en réalisant de la sorte la première irréversible Révolution Philosophique de l'histoire (Cf. Kant et l' « admirable peuple grec » en T57).

{11} « Les Grecs, parce qu'ils sont véritablement sains, ont une fois pour toutes légitimé la philosophie elle-même du simple fait qu'ils ont philosophé, et bien plus en effet que tous les autres peuples. Ils ont su commencer à temps ; et cet enseignement qui détermine à quel moment il faut commencer à philosopher, ils l'ont prodigué plus clairement qu'aucun autre peuple. Ce n'est pas à vrai dire une fois qu'on est dans le bonheur, en pleine force de l'âge, fort de la bouillonnante allégresse d'une vigoureuse et victorieuse maturité virile. Le fait que ce moment-là ait été celui où les Grecs ont philosophé nous en apprend autant sur ce qu'est la philosophie et ce qu'elle doit être que sur les Grecs eux-mêmes » [Nietzsche – *La philosophie à l'époque tragique des grecs*]

Avec Nietzsche et Kant, nous dirons alors que le mouvement mental et verbal de la *dé-monstration* fait son apparition dans l'histoire humaine lorsque les grecs prennent conscience que le processus de *dé-voilement* interprétatif du sens des mots utilisés par n'importe quel interlocuteur – « MOI » même compris – doit être aussi contraignant qu'une révélation divine, car à cette seule condition le sujet parlant pourra être sûr d'avoir dit effectivement quelque chose de déterminé [un « tode ti » l'appelle Aristote] lorsqu'il aura parlé. [Cf. le texte de Galilée T58]

C'est donc de la *contrainte du sens* émanant du fait même de parler que, le moment venu, est née la Logique comme exigence de (1) rigueur dans l'expression et (2) responsabilité du parlant devant ses propres mots. Pour cette même raison, d'autre part, le « De Interpretatione » d'Aristote fait partie de ses œuvres *logiques* (*l'Organon*) : car depuis le début jusqu'à nos jours (cf. la logique de Boole, Frege, Wittgenstein) la grande Logique comme discipline de la transmission de la vérité au sein d'un enchaînement déductif, s'est enracinée en une doctrine toujours plus profonde de la conservation *herméneutique* d'un même *sens* des mots/symboles utilisés tout au long de ce même enchaînement.